

LUC PROULX

Demain

les loups

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Proulx, Luc, 1955-

Demain les loups

L'ouvrage complet comprendra 2 v.

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-21-2 (v.1)

I. Titre.

PS8581.R59D45 2010

jC843'.54

C2010-942105-1

PS9581.R59D45 2010

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Design de couverture et de mise en pages : studio-graphix.com

Correction d'épreuves: Josée Bergeron et Antidote RX

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2010, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-21-2

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2010:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous comprenons la Nature en lui résistant.

Gaston Bachelard

**Une prime de cinq dollars
sera offerte à tout chasseur
rapportant la tête d'un mutant.**

La direction du service
de chasse et pêche,
notice du 30 avril 2079

Prologue

La lune ronde et blanche jetait un éclairage bleuté sur le sentier où le chasseur se tenait agenouillé, une main plaquée sur sa bouche pour étouffer le bruit de sa respiration affolée, peut-être aussi pour retenir un cri de terreur.

La panique lui nouait le ventre et lui brûlait la cervelle, tandis que son regard inquiet tentait de percer le mur enchevêtré des sapins.

L'homme avait couru à toutes jambes pour fuir l'attaque, mais il s'était vite ressaisi en s'accroupissant pour échapper aux regards des mutants, puisqu'il était impossible de les battre de vitesse. Une fine sueur perlait sur son front et son haleine se mua en buée dans la fraîcheur nocturne, lorsqu'il retira la main de sa bouche pour la porter à son arme.

Ses chances de survie étaient minces, presque inexistantes, maintenant seul face aux terribles prédateurs.

Il entendit une branche craquer derrière lui et baissa la tête, en fermant les yeux un instant pour prier le ciel que ce soit un survivant de son équipe foudroyée en plein sommeil par cette furieuse attaque.

Mais l'odeur fauve acheva de l'étourdir à mesure que la meute s'approchait comme des ombres dans la nuit, les mutants surgissant des bois pour l'entourer. Le chasseur comprit que le ciel l'avait abandonné aux démons de la forêt.

Son fusil tomba mollement au sol avec un bruit sourd, alors qu'il abandonnait toute résistance, comme un noyé cédant aux forces abyssales.

Les monstres le fixaient calmement, impassibles comme des jurys qui rendent un verdict de mort. En relevant la tête, dans un ultime geste de courage, il aurait pu confondre leurs yeux avec ceux de ses camarades dans la pénombre. Mais leurs regards étonnamment humains dans ces visages poilus à la gueule animale révélaient le pire : il était encerclé par une horde de mutants.

Le chasseur sut que sa dernière heure sur terre venait de sonner au jappement sec qui déclencha l'attaque.

Lydia traversa les portes coulissantes du métro en trimballant son sac d'école tel un boulet accroché à l'épaule droite. Elle avait les paupières pesantes et le pas traînant d'une somnambule, les yeux par terre et l'esprit ailleurs en suivant lentement la foule estudiantine qui s'engouffrait dans les ascenseurs de la tour Sud. Malgré quelques tentatives pour se dégager, elle resta coincée entre les épaules de ses semblables, tous entassés dans le brouhaha de la cohue matinale.

La montée rapide et l'arrêt brusque lui donnèrent un léger vertige; elle retint sa respiration et ferma les yeux sur cet espace clos jusqu'à ce que, recrachée par la foule, elle débouche dans le corridor avec soulagement.

Sa copine Suzie délaissa momentanément un groupe d'amis pour l'interpeller, tandis que Lydia tentait plutôt de les contourner en douce.

— Hé Lydia! ils vont passer le film *Compétitions galactiques* en cinéma virtuel, vendredi prochain au club pré-universitaire. Finis les vieux films 3D sur écran; t'es dans l'action tout autour comme pour de vrai, il faut que tu voies

ça, c'est super!

— Tu m'en reparleras à midi si tu veux, Suzie. J'en ai déjà assez avec les trois dimensions de l'école pour l'instant.

— C'est le méga format hyper cool, Lydia! tenta de la persuader l'autre. Bon ça va... obtempéra-t-elle, en croisant le regard anémique de sa copine, on en rediscutera à midi, à la cafétéria.

— C'est ça... On en rediscutera, approuva laconiquement Lydia.

Suzie se détourna pour lancer son invitation à la ronde et Lydia en profita pour la devancer dans le corridor bruyant menant à la salle de cours. Sa claustrophobie la taraudait chaque fois qu'elle pénétrait dans cette tour, sa respiration s'accélérait, son pouls aussi.

Elle détacha la première agrafe du col de sa combinaison, un vêtement d'une seule pièce muni de multiples poches et pochettes, qui ne laissait paraître que la tête et les mains. Les élèves avaient choisi les détails de leur costume personnel en programmant un design distinctif, à partir d'un modèle unique. Lydia avait préféré un uniforme noir décoré d'autres couleurs sombres, bleu marine, mauve et violet. Cela mettait en relief son teint très légèrement cuivré, en s'agençant avec sa chevelure d'ébène et ses yeux de jais.

Elle arriva dans la salle de cours faite d'escaliers servant de paliers et montait vers son pupitre lorsqu'un camarade de classe la sollicita à son tour :

— Hé Lydia! tu viens vendredi au club pré-universitaire?

— Non, même s'il y a du cinéma virtuel et que c'est

vachement plus tripant que sur un écran, continua l'adolescente sur un ton neutre et sans un regard pour celui qui tentait vainement de l'inviter à sortir.

— C'est que t'es enjouée comme un petit crocodile aujourd'hui, ma belle, intervint Suzie en la rejoignant.

— ... Pas dormi beaucoup, faut pas brasser ma cage, rétorqua-t-elle, bougonneuse.

Lydia laissa tomber son sac à dos comme on largue les amarres, puis elle prit place à son pupitre de la sixième rangée et releva le couvercle du terminal numéro cent quatre-vingt-huit qu'on lui avait assigné en début d'année scolaire. L'écran plasma s'illumina et l'adolescente tira la tablette inférieure, où se trouvait le clavier et le détecteur digital qui ouvrit la session de travail dès qu'elle y eut mis l'index. Le professeur de sciences fit son entrée au timbre sonore des terminaux annonçant le début du premier cours.

— Transférez vos devoirs dans le dossier intitulé Groupe C-24, Biologie 436, et n'oubliez surtout pas d'inscrire votre code permanent, clama bien haut l'enseignant pour unique salutation à la centaine d'élèves de sa classe de quatrième secondaire.

Lydia plongeait la main droite dans la poche latérale de son uniforme et sentit un courant de panique l'envahir, n'y trouvant pas son module d'accompagnement. Elle tâta fébrilement toutes ses poches des deux mains, tandis que les autres pianotaient déjà sur leurs claviers.

— Qu'est-ce que tu cherches? lui demanda le même garçon qui avait tenté de l'inviter.

— Je cherche ma tête. Mais ne me dis pas où elle se trouve, je devrais pouvoir y arriver toute seule.

— Pourquoi tu l’achèves pas d’un crayon planté en plein cœur, lui confia Suzie à l’oreille. Il me semble que t’en as envie depuis qu’il te drague, celui-là.

— Ça va faire, Sue! rétorqua Lydia entre ses dents, toujours à la recherche de la pièce manquante.

L’adolescente se souvint d’avoir rangé le circuit électronique dans son cahier d’exercices et le retrouva inséré à la page cent treize de l’introduction du chapitre douze, traitant de la génétique des chromosomes. Elle l’inséra dans l’ordinateur, puis toucha de son index l’icône qui apparaissait sur l’écran pour le glisser vers celui de son professeur, lorsqu’un bip se fit entendre. L’adolescente, contrariée par cet échec de transfert, dut revenir au début de l’opération.

— Merde! Pourquoi tu veux pas passer, toi... cracha-t-elle tout bas entre ses dents.

— T’as oublié la page d’intro, lui fit remarquer Suzie.

La jeune fille passa la main dans sa chevelure drue avec un souffle d’exaspération, puis reprit l’opération. Elle inscrivit rapidement les renseignements personnels dans les cases appropriées:

Prénom : Lydia

Nom de famille : Castillo

Date de naissance : 10 avril 2064

Code permanent : CAST150424B48 @ A

Adresse : Quadrilatère 9, agglomération
universitaire C-3, matricule 76

Environnement: IBM

Programme: Sciences et Technologies

Secondaire: Quatre

Date: 23 mai 2079

Jour: 8

Lydia reprit la manœuvre en faisant glisser l'icône du bout de son doigt et réussit finalement à transférer son devoir dans le programme de gestion de son professeur, puis elle toucha la fonction didactique avant de s'affaler sur le dossier de la banquette qui faisait une rangée en demi-cercle, face au pupitre principal. La seconde d'ensuite, une série de tableaux et de graphiques apparaissaient sous ses yeux. L'enseignant entreprit d'expliquer à la classe devenue silencieuse la matière correspondant à ces données.

Trente longues minutes d'explications qui l'indifféraient progressivement avec le temps l'avaient peu à peu retournée à son état lunatique, lorsque son attention fut subitement sollicitée par un petit icône clignotant à l'écran.

— Le jumeau Castillo a encore réussi à trouver le code d'accès au local, lui dit tout bas Suzie, en jetant un regard oblique sur l'écran de sa copine. Dommage que je ne sois pas son genre, vous êtes assez beaux gosses, vous les Hispanos.

Lydia ignore volontairement la plainte de sa copine, qui regrettait de n'avoir pu convaincre le fils de ressortissant espagnol à sortir avec elle.

— Il a un nez de renard, le frère. Sitôt qu'on peut pas passer, le voilà qui cherche ailleurs où entrer, il est toujours là comme une tache... le p'tit Chris.

Christophe, que l'on apercevait exécutant une superbe grimace à l'écran, avait une chevelure noire et drue semblable à celle de sa sœur jumelle. Les sourcils en broussaille de l'adolescent accentuaient le noir de ses yeux, un regard sombre qui tordait le cœur de Suzie tel un vieux chiffon usé chaque fois qu'elle le croisait, c'est-à-dire plusieurs fois par jour.

Suzie et Lydia n'eurent plus d'intérêt que pour le message que leur livrait l'élève se trouvant dans un local de l'étage inférieur. Lydia faillit éclater d'un rire sonore en voyant s'écrire une à une, dans une bousculade empressée, les lettres du message de Christophe. Sa main droite plaquée sur la bouche ne laissait voir que son regard amusé.

« Mon cours de français est aussi plate qu'un lac gelé. As-tu eu le temps de terminer ta recherche de bio? »

« Oui! Et toi, ton compte-rendu de lecture? » répondit Lydia sur le clavier.

« Je viens de terminer un roman de Luc Proulx, ça se passe dans un village à la fin du vingtième siècle, avant le *crash* total », continua Christophe à la ligne d'en dessous.

« *Le fugueur?* Je ne l'ai pas encore lu. »

« Tu devrais... il y a un passage qui se déroule sur un lac dans la nature », précisa Christophe, en sachant trop bien que sa jumelle était friande de ces images bucoliques comme d'autres aiment la musique.

« Suzie te fait dire bonjour, écrivit Lydia à la demande muette, mais visiblement pressante de sa copine qui gesticulait pour rappeler sa présence. Oublie pas que c'est ton soir

de vaisselle et que tu m'en dois encore une.»

— C'est ça... moi et ensuite la vaisselle, s'offusqua Suzie.

La figure en médaillon de Christophe disparut sous le regard attristé de Suzie. Les filles durent se résoudre à suivre les longues et monotones explications du professeur, à propos de l'importance des chromosomes dans l'hérédité et les caractéristiques singulières d'un individu.

Les minutes passaient avec une lenteur exaspérante. Lydia bandait toute sa volonté pour arriver à garder les yeux ouverts, mais le sommeil la rattrapait de nouveau comme un troupeau de buffles en course et s'apprêtant à l'écraser sur son pupitre, une image qu'elle avait vue au cinéma et qui lui était apparue d'une puissance irrésistible. La voix de son professeur lui paraissait sourde et lointaine.

Immobile et le regard fixe sous ses paupières demi-closes, elle rêvassait. Dans ses absences, il y avait toujours une rivière entourée de hautes montagnes, un canot sur les rapides, une cabane à l'orée des bois. Ces images champêtres avaient déclenché en elle un rêve puissant, imprégnant son esprit d'une farouche envie de liberté.

L'enseignant abordait le résumé du chapitre treize, lorsque tous les écrans clignotèrent de concert. La fin de la première période provoqua le mouvement immédiat d'une foule qui se lève d'un bloc, ce qui tira brusquement l'adolescente de sa rêverie.

Happée par le groupe et quelque peu à la remorque de Suzie, Lydia suivit la masse estudiantine jusqu'aux six ascenseurs rapides de l'aile C. Mieux disposée, elle jasait

distraitement de choses et d'autres avec sa copine :

— Tu crois vraiment qu'on pourrait sortir un jour du périmètre des Agglomérations, aller dans la nature, dans les forêts? demanda Suzie, l'air sceptique.

— Il me semble que ça devrait être la chose la plus importante à faire. Tu sais que c'était possible autrefois. Imagine... avoir la liberté d'aller où on veut, quand on veut... et beaucoup d'espace libre autour de soi. Ce serait absolument fantastique. Plus que ça, précisa-t-elle dans un accès d'enthousiasme, ce serait libérateur!

Les deux filles arrivèrent au niveau cinquante-huit de l'établissement, qui comptait soixante-douze étages scolaires et vingt-huit paliers administratifs. La quinzaine d'étages du sous-sol recelaient des entrepôts et une usine de fabrication de matériel scolaire. Le complexe éducatif comportait deux tours jumelles et voisines l'une de l'autre, desservant une population étudiante de plus de cent cinquante-six mille individus, et seuls les citoyens des Agglomérations y avaient accès. Dix-huit autres communautés semblables s'étaient mises en réseau à travers le monde, au cours des dernières années, mais leurs pays connaissaient les mêmes problèmes de violence et de chaos; seuls les contacts virtuels reliaient ces rares écoles toujours fonctionnelles.

Les deux filles pénétrèrent dans la vaste cafétéria au plafond bas. Suzie se glissa sur une banquette entre deux garçons de son cours de musique et Lydia, immobile dans la foule en mouvance, chercha un moment Christophe à travers les dîneurs.

Elle se dirigea vers la section B-3, où il étirait le bras pour signaler sa présence.

— J'ai amené des pâtes aromatisées et des yaourts, papa a un dîner avec des amis et il nous a laissé son lunch, dit-elle en s'assoyant pour mieux sortir un contenant hermétique de son sac à dos. Mais moi, j'ai pas vraiment faim, avoua-t-elle, l'air perdu en regardant fixement le plat posé sur la longue table saturée de jeunes affamés. J'ai tellement mal dormi, la fatigue me coupe l'appétit.

Christophe ouvrit l'un des plats pour le présenter à Lydia, qui déclina l'offre avec une moue de dégoût.

Tous les élèves de leur tablée résidaient dans l'Agglomération B-3. L'un d'eux, qui habitait le même édifice, tenait un écran portatif entre ses mains. Il écoutait le dernier bulletin de nouvelles, lorsqu'il s'exclama :

— Taisez-vous! Ils vont parler de l'affaire de la drogue mortelle.

Il monta le volume de l'appareil et tous écoutèrent plus ou moins distraitement le lecteur de nouvelles, dans l'incessant brouhaha de la foule.

« L'Université entreprend une lutte à finir contre les revendeurs de *Soleil jaune*, afin de freiner l'escalade de violence qui nous interdit les rues de la ville. Une étude médicale faite sur une quantité de cette drogue que l'on a saisie à des trafiquants confirme que le barbiturique rend dépendante à vie toute personne qui en consomme. De nombreuses thérapies ont été tentées, afin de sevrer les consommateurs de ce psychotrope, mais les personnes

intoxiquées ont toutes préféré se donner la mort plutôt que de se priver de cette substance hallucinogène, qui compterait plus de vingt mille adeptes parmi les citadins...»

—Moi, j'ai jamais osé sortir dans les rues de la ville, commenta Lydia, en ignorant volontairement la suite du bulletin de nouvelles.

Personne ne sembla intéressé par la brèche qu'elle ouvrait dans la programmation de leur mode de vie. Elle tenta donc de provoquer la discussion, en interrogeant à la ronde :

—Et parmi vous tous... quelqu'un est-il déjà sorti de la protection de l'école, du métro ou des Agglomérations universitaires?

Plusieurs jeunes se consultèrent d'un regard incrédule, l'air surpris par cette question saugrenue. Si quelques-uns partageaient avec elle une curiosité quant à « ce qu'il y avait vraiment de l'autre côté des murs protecteurs des Agglomérations », personne n'offrit de réponse autre que des haussements d'épaules et des regards vides.

De toute façon, aucun ne pouvait répondre, puisqu'il était formellement interdit de quitter le périmètre des Agglomérations, et tout à fait illégal de s'aventurer dans les rues de la ville. Seuls les tunnels souterrains du métro permettaient de passer d'une Agglomération à l'une des deux autres, et quiconque sortait du secteur des Agglomérations n'y revenait jamais. Il n'y avait que les convois militaires blindés qui pouvaient sortir pour inspecter les alentours, et les troupiers qui en faisaient partie étaient interdits de contact avec les citadins.

La société démocratique s'était effondrée avec la Grande Crise de l'année 2069, et les Agglomérations où résidaient les élèves du complexe éducatif vivaient en marge du drame, grâce à la protection des gardes armés de l'Université. Trois cent cinquante mille personnes à peine sur le continent américain avaient droit à cette vie privilégiée. Moins de quatre millions de personnes étaient recensées à travers le monde parmi celles qui vivaient dans des villes tout aussi fermées, souvent bâties sur des îles pour échapper aux envahisseurs.

Dix ans auparavant, les gouvernements avaient été successivement anéantis par la révolte généralisée des citoyens affamés par la crise économique. La démocratie avait été renversée par la dictature de la survie, tandis que l'anarchie s'installait à demeure. Les citoyens avaient pris d'assaut les parlements et cette révolte populaire avait coûté la vie à des centaines de ministres et de députés. Le dernier président élu s'était lui-même enlevé la vie, tuant en même temps tout espoir de reprise économique et sociale.

Lydia avait à peine cinq ans lorsque les grandes villes avaient basculé les unes après les autres dans des guérillas réciproques, qui se répandirent sur la planète dans une traînée de violence.

Pour chaque personne vivant dans la sécurité et l'abondance des Agglomérations, mille autres surnageaient dans une population écrasée par la pauvreté, la maladie et la faim. Moins d'un dixième de pour cent de la population continentale avait droit aux bons hospices de cette société marginale, et les Castillo, comme leurs amis ainsi que leurs

familles, avaient gagné au hasard de la vie en accédant à cette caste privilégiée.

Les mieux nantis qui savaient la crise imminente s'étaient constitués en agglomérations pour se préserver de l'apocalypse qu'ils avaient eux-mêmes provoquée, dans une exploitation financière débridée et une spéculation gouvernée par la cupidité.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, la crise écologique fut radicalement plus rapide que prévu dans tous les scénarios élaborés par les climatologues. La disparition du zooplancton et du phytoplancton avait emporté une vaste partie de la vie marine, tandis que la fonte du pergélisol, avec ses fortes émanations de méthane, avait encore accéléré le processus de réchauffement climatique. Les côtes de tous les continents avaient été grugées en quelques années par l'augmentation constante du niveau de la mer qui remontait dans les eaux douces des rivières, provoquant une migration vers l'intérieur des terres marquée par la violence et les conflits ethniques. Comme jamais auparavant, l'humanité commençait une bataille de territoire dont seuls les vainqueurs pouvaient espérer survivre.

Heureusement pour eux, les végétariens des Agglomérations mangeaient à leur faim grâce aux serres hydroponiques, et les croisements génétiques avaient donné des protéines à certains légumes, qui s'avéraient de surcroît fort goûteux. Une mangue à saveur de vanille était aussi nutritive qu'un repas complet et les bananes aux omégas offraient un supplément de calcium en plus d'acides gras. On fabriquait aussi

des fibres nécessaires à la confection de vêtements que la conjugaison des nanotechnologies avec la manipulation moléculaire avait permis de rendre pratiquement inusables.

En prime, les privilégiés avaient droit à l'éducation et à des loisirs à la carte en tout temps.

Dans les années précédant le *crash* total, les trois Agglomérations s'étaient développées à un rythme accéléré. Une haute muraille avait été érigée autour de chacune d'elles. Ces murs bétonnés étaient couronnés d'un infranchissable grillage électrifié et, depuis, les Agglomérations s'avéraient autant de forteresses contre les exclus.

Le complexe éducatif et son Université étaient les deux plus hautes tours de la cité, deux voisines sombres, carrées et colossales telles deux géantes foulant au pied la misère qui les entourait. Au loin, on aurait dit deux pieux plantés dans le cœur d'une mégalopole mourante.

Sur l'appareil de communication portatif que tenait depuis tantôt l'élève entre ses mains, les mauvaises nouvelles continuaient de courir comme autant d'imprécations. Lydia fut enfin tirée de ses réflexions par la suite du bulletin d'information.

« L'Université étudie également la progression du SSA, ou *Syndrome de stérilité acquise*. Il appert que cette nouvelle infection virale serait d'ordre épidémique. Aussi, l'Université exige que les citoyens placés sous sa protection ne s'aventurent jamais hors des Agglomérations, afin de ne pas s'exposer au virus responsable et de ne pas risquer de le propager à nos populations. »

—L'Université par-ci, l'Université par-là... Vous ne trouvez pas étrange qu'elle s'occupe de tout et de tout le monde? redemanda la jeune fille à la ronde.

Lydia avait dû hausser le ton, afin de couvrir le bruit ambiant. Certains crurent qu'elle le faisait afin d'imposer son point de vue. Or, l'adolescente n'avait pas d'opinion sur le sujet, seulement des questions.

—Mais qui d'autre pourrait s'occuper de ces choses-là? rétorqua l'un des jeunes entre deux bouchées, ce qui ne fit qu'ajouter au questionnement.

—Notre père en discute souvent avec deux ou trois de ses amis, continua Christophe. L'autre jour, ils étaient huit dans le salon. Ils travaillent tous à l'Université et je crois qu'ils montent un dossier, ou bien qu'ils enquêtent sur le fait qu'elle soit mêlée à tout : l'instruction, l'information, la protection. Il paraît qu'au départ, ça ne devait être que passager...

—Ma mère ne croit pas un mot de ce que dit le bulletin de nouvelles, s'empressa d'ajouter une autre élève, soudainement intéressée par la discussion. Elle dit que c'est de la foutaise et que l'Université nous raconte des histoires pour prendre le contrôle de tout.

—Ce que l'Université répète continuellement, trancha Lydia, c'est qu'il ne faut pas mettre le nez en dehors des Agglomérations, parce que dehors, il n'y a que le crime et les maladies. C'est à croire que tous ceux qui vivent à l'extérieur sont nos ennemis.

—Mais ils sont tous fous dangereux! Des malades qui tueraient pour une poignée de dollars, objecta un autre élève.

Lydia s'offusqua d'entendre condamner globalement toute une population d'inconnus. Elle se raidit et toisa l'accusateur, en répliquant sur un ton cinglant :

— Mais qu'est-ce que t'en sais, toi? T'as jamais mis le bout du nez hors des murs de notre cocon. As-tu jamais rencontré quelqu'un qui venait de l'extérieur des Agglomérations?

L'autre baissa les yeux, incapable de soutenir la volonté qui émanait des yeux noirs de Lydia, pas plus qu'il n'était capable d'étayer son jugement. Ce fut un autre élève qui soutint cette condamnation arbitraire. Sur un ton plus réfléchi, il expliqua :

— C'est pas qu'ils soient tous fous, mais la ville reste quand même un territoire dangereux. Mon père est militaire et il fait des patrouilles en conduisant un char blindé, et je te jure qu'à voir ce qu'il y a sur ses écrans, il n'oserait jamais descendre de son véhicule, sinon il serait obligé d'y rester comme les fantassins de la patrouille. Le crime organisé règne partout, les drogués en manque de Soleil jaune tueraient leur mère pour se procurer leur dose. Et puis, tu sais, le Syndrome de stérilité acquise, c'est irréversible. Si tu l'attrapes...

L'adolescent poursuivait la noire description des malheurs qui opprimaient la société des villes, mais Lydia détourna silencieusement son attention. Elle pensa à la vie de ses grands-parents, au siècle dernier, à l'époque où tous pouvaient voyager partout sur le continent et ailleurs, sans grand risque.

Le plus long trajet qu'elle avait parcouru faisait quatre kilomètres virgule huit, soit la distance entre les murs est et

ouest de l'Agglomération C-3. Cette prise de conscience l'habitait depuis qu'en s'arrêtant devant l'immense mur bétonné, son Agglomération lui était alors subitement apparue telle une prison.

Plus bas, elle avait regardé la ville à travers les lucarnes grillagées de la palissade. Une citée sombre et noire, hostile.

Les réfugiés des Agglomérations s'étaient volontairement isolés au cœur de leur ville, ce qui les rendait étrangers à eux-mêmes. Tout dépendait de quel côté de la grille on regardait, tout s'orientait selon le sentiment de sécurité ou de captivité.

La pause de l'avant-midi prit fin avec le tintement léger du système d'appel. Lydia ramassa le yaourt négligé dans son contenant et le fourra de nouveau dans son sac. Elle quitta son frère et ses amis pour se rendre à son cours de français.

Et toujours elle éprouvait ce vague sentiment de claustrophobie en marchant parmi la foule des élèves qui parcouraient les corridors, comme autant de fourmis dans leurs tunnels.

À midi tapant, le timbre sonore annonça la fin du second cours et de l'avant-midi d'école. Tous se levèrent aussitôt pour quitter les salles de classe, en se bousculant à la sortie. Lydia prit tout son temps, pour le seul plaisir de se soustraire à ce mouvement conditionné par un réflexe collectif.

Elle rejoignait Christophe et Suzie dans le corridor principal menant à l'agora, lorsque la voix du directeur se fit entendre dans le système de communication de l'école. Le visage du plus haut responsable apparut sur les écrans enchâssés dans les murs des couloirs et des classes.

Au bas de l'écran, on pouvait lire son nom et son titre : Jean-Sébastien Desgagné, recteur-administrateur et préfet de l'Agglomération B. L'homme avait un air grave et solennel.

— Le message qui suit est de la plus haute importance, je vous demande donc d'écouter avec attention. Une nouvelle législation de l'Université entrera en vigueur à compter de demain. Cette directive aura un impact important sur la vie de chacun de vous, maintenant comme dans le futur.

« Vous savez tous que la société va très mal et que, hormis

le système mis en place par l'Université, aucune organisation ne semble fonctionner sur le continent. Aussi, il nous faut protéger l'espace des Agglomérations pour que notre programme puisse un jour rayonner sur toute l'Amérique, et permettre à chacun de vivre décemment. »

L'air sévère, l'homme fit une pause et chaque élève pressentit que la suite du message ne serait assurément pas une bonne nouvelle.

— Or, l'espace sécuritaire dont nous disposons est très restreint. En conséquence, il nous faut limiter notre progression démographique, afin que nous puissions toujours dispenser les mêmes services, en continuant d'offrir une bonne éducation à nos concitoyens et concitoyennes.

L'administrateur fit une autre pause et, pour une rare fois, personne n'osa commenter avant d'entendre la suite.

— Nous limiterons donc les naissances, ce qui veut dire que seuls trois couples sur quatre de votre génération pourront avoir un enfant. L'Université verra à ce que l'équilibre des sexes soit maintenu et seule une permission spéciale autorisera la naissance d'un deuxième enfant.

« Comme vous l'avez appris en biologie, ce sont les individus les mieux adaptés qui survivent. Or, dans notre société, les mieux adaptés sont les plus instruits. Donc, seul un couple dont un individu détient un diplôme universitaire aura droit de faire une demande en vue de fonder une famille, ce qui débutera la sélection. Le reste sera évalué par pointage. Le libellé de la législation et la grille d'évaluation sont accessibles sur le réseau et si vous avez des questions, c'est à vos parents

que vous devrez les poser. »

Le recteur fit une dernière pause avant de conclure. Sans oser l'avouer aux autres, chacun se sentit personnellement visé par son regard inquisiteur.

— Constatez combien vos études deviennent d'autant plus importantes. Votre vie ainsi que vos ambitions en dépendent. Nous sommes heureux de vous aider à vous instruire afin qu'un jour vos efforts vous permettent de réaliser vos rêves. Bonne journée à tous et bonnes études!

Les élèves restèrent pantois devant les écrans redevenus opaques. Un murmure parcourut la foule qui se remettait en mouvement, tandis que tout un chacun tentait de jauger l'importance de cette nouvelle disposition légale sur sa vie personnelle. Ils se dispersèrent dans un désarroi généralisé, avec un étrange sentiment viscéral d'être manipulés.

Christophe interrogeait Lydia du regard, osant à peine croire à une telle annonce. Sa jumelle était tout aussi déconcertée, mais elle éclata en serrant les poings :

— À compter de demain, t'as entendu ça, Cast? Demain! Ils vont forcer les filles enceintes à avorter, je suppose, ou bien stériliser ceux qui lâchent l'école? Et nous deux, qui sommes nés en même temps? C'était peut-être ça... sa permission spéciale!

— Ce que je crois, c'est qu'il n'y a plus aucun doute maintenant : ils mènent absolument tout dans nos vies, abdiqua son jumeau.

Sur un banc de l'agora, entourée de jeunes qui tentaient vainement de la reconforter, une élève repliée sur elle-même

sanglotait. Ses cheveux recouvraient ses mains plaquées sur son visage.

— C'est Mélanie Dubé, leur précisa Suzie à voix basse. Elle est enceinte.

Lydia réalisa toute l'angoisse que cette loi infligeait à la future mère. Que déciderait-on dans son cas? Toutes les réponses étaient possibles, surtout les pires.

Ce soir-là, Lydia quitta le domicile sitôt ses devoirs terminés. Elle ressentait le besoin de s'éloigner de tous et de tout, y compris son frère et son père, son unique parenté.

Elle sortit de l'immeuble entre chien et loup, ce moment silencieux où le relief du paysage et des choses s'abolit progressivement à la faveur du bleu de la nuit. L'adolescente leva les yeux au ciel et repéra la station orbitale, immense insecte métallique aux ailes à captation solaire qui demeurait visible dans le firmament obscurci.

Puis l'adolescente ramena le regard sur la triste réalité de sa vie terrestre, l'air était frais et elle remonta le collet de sa combinaison.

Elle marcha le long du quatrième boulevard, en comptant les rues transversales. Première avenue, deuxième avenue, troisième avenue... cet ensemble formant un quadrilatère ne semblait jamais mener ailleurs que sur une autre rue similaire. Chaque bâtiment paraissait étrangement semblable à son voisin, puisque toutes les unités d'habitation étaient fabriquées à partir d'un même plan à géométrie variable et

un seul matériau synthétique. Aucune couleur ou décoration n'arrivait à les distinguer parfaitement, le numéro de porte s'avérant souvent la seule différence notable entre un immeuble à logements et son voisin.

La jeune fille arpentait patiemment les rues sans plus le voir, la tête basse et l'esprit ailleurs. Les caméras de surveillance, installées sur les lampadaires, semblaient l'attendre partout où elle allait, la devançant là où ses pensées secrètes l'amenaient.

La traversée de bout en bout de son univers s'acheva en moins de trente minutes, face à un haut mur de béton surmonté de câbles électrifiés. Un panneau à l'effigie d'un homme foudroyé par un éclair rouge l'avisait d'un sort funeste si elle se risquait à gravir l'ouvrage de protection. Son itinéraire inopiné s'arrêtait là, mais Lydia savait bien que toute quête de liberté ne pouvait commencer que par-delà cette muraille, qu'elle contemplait en silence.

Une frustration lui montait du ventre et semait la désolation dans son esprit, elle se voyait brimée dans son autonomie par ces hautes palissades et par tous les murs érigés autour d'elle. Une chose lui faisait cruellement défaut sans qu'elle arrive à la nommer, elle la pressentait sans pourtant l'avoir jamais connue.

Attendre un imprévu peut-être? se demanda-t-elle, en rebroussant chemin. L'espoir qu'un événement dérange son existence programmée d'avance? supposa-t-elle encore, en accélérant le pas.

Elle s'arrêta par habitude à l'Adobase, où des centaines de

jeunes allaient se divertir. La nuit était complète, lorsqu'elle en traversa le portail.

Elle salua distraitemment quelques connaissances ici et là dans le vestibule, mais ses pieds restèrent rivés au plancher sitôt entrée dans la vaste enceinte circulaire aux murs concaves, formant une coupole saturée d'activités aux sonorités tonitruantes, dans une immense clameur nourrie par la multitude de jeux vidéos. L'air désespéré, elle contempla la haute salle sans plus vouloir y entrer.

Une centaine de cabines s'alignaient sur les murs pyramidaux de quatre étages, chacune habitée par un adolescent affairé telle l'abeille dans son alvéole. Sur quatre arènes superposées, au centre du dôme, des jeux d'acrobaties, de cascades et de bagarres virtuelles entre deux hologrammes étaient devenus populaires au point d'aboutir au couronnement de champions, que l'on voyait ensuite au bulletin des nouvelles sportives.

Insensible à la bousculade des jeunes qui s'empressaient de gravir l'aire de jeux par l'escalier en colimaçon servant d'axe central à l'imposante structure, Lydia sentait la désolation croître en elle. Voir ses amis se connecter à un appareil électronique, tels des humanoïdes dont les rêves sont des piles à recharger, cela la décevait plus que jamais.

Sa langueur s'aggravait.

— Hé Lydia! t'as manqué *Compétitions galactiques*, l'interpella Suzie.

— Je suppose que ça finit par un match nul? répondit laconiquement Lydia, sans un regard pour sa copine.

—T'es plate comme un vieux disque magnétique, Cast! Va bientôt falloir que tu changes d'Agglomération pour te faire de nouveaux amis, lui reprocha Suzie.

Lydia lui répondit d'une moue boudeuse. Suzie prit l'escalier à la suite de ses amies qui la revendiquaient énergiquement et la fille Castillo s'en retourna à l'extérieur, en emportant ses pensées maussades avec elle.

Son âme était vide et son cœur pompait un sang neutre, comme une espèce de plasma de matière inerte. Elle éprouvait une crainte sourde, celle que son corps et sa vie deviennent aussi incolores, inodores et insipides que ce monde à demi virtuel dans lequel elle existait.

Elle rentra sans avoir réussi à éloigner ce sentiment d'oppression et ne prononça guère plus de trois mots, avant de se réfugier dans la salle de bain. Elle en ressortit la tête recouverte d'une serviette pour disparaître vite fait dans sa chambre.

—Elle envoie promener tout ce qui croise son champ de vision depuis ce matin, expliqua Christophe à son père.

—Alors aussi bien qu'elle reste dans sa chambre, dans ce cas-là.

—Aussi bien, approuva l'adolescent, avant d'enfiler un casque qui lui couvrit la tête et le visage, ne laissant voir qu'un rictus amusé, tandis qu'il manipulait les commandes de son jeu vidéo.

Lydia se prépara pour la nuit, en pensant que le sommeil était le seul endroit où le rêve humain avait gardé ses droits. Les yeux ouverts sur le noir de sa chambre, la jeune fille

révassa de lacs, de rivières et de montagnes avant de clore les paupières pour s'endormir profondément.

Elle passa la nuit dans la nature de ses songes.